

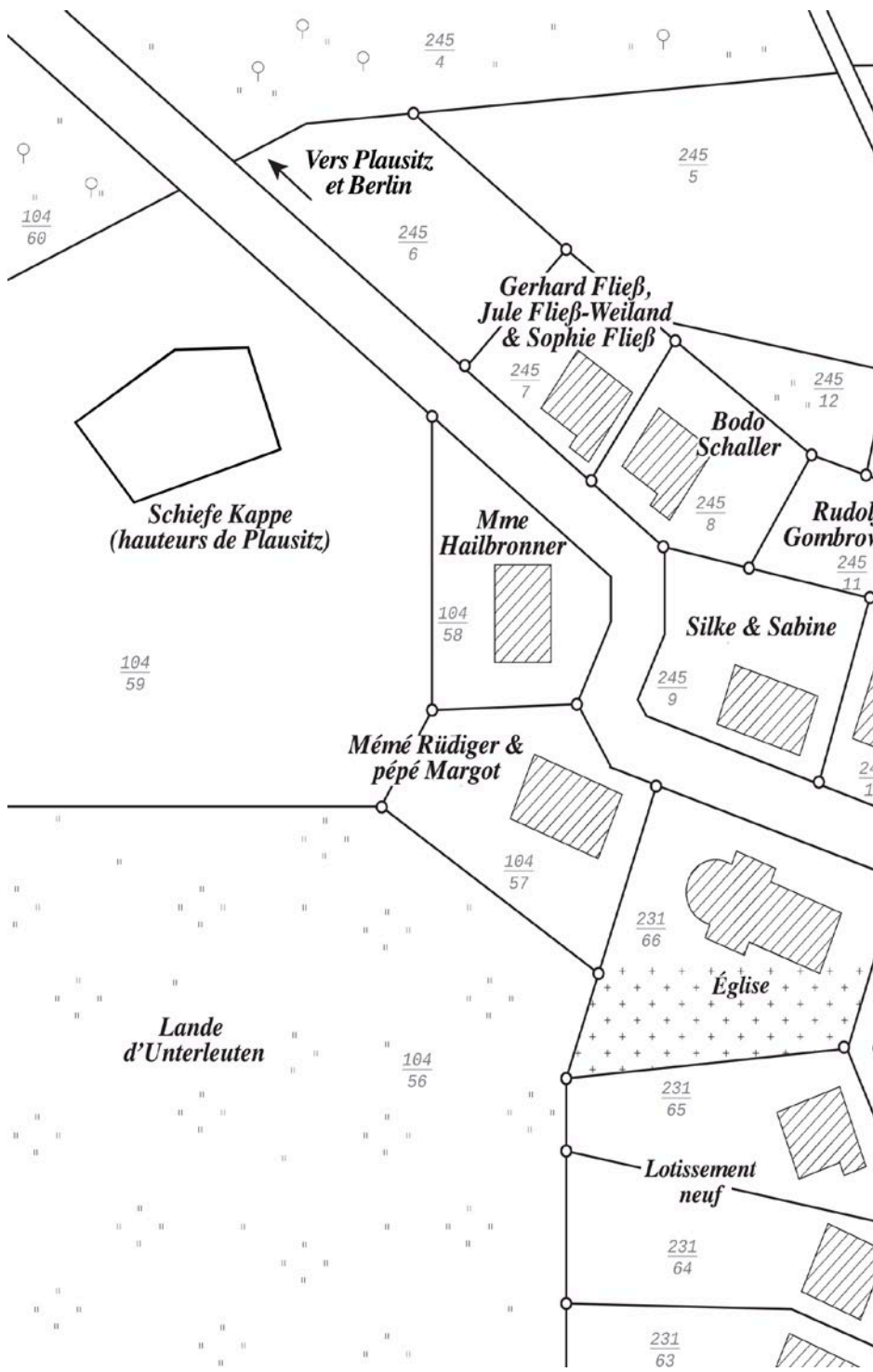


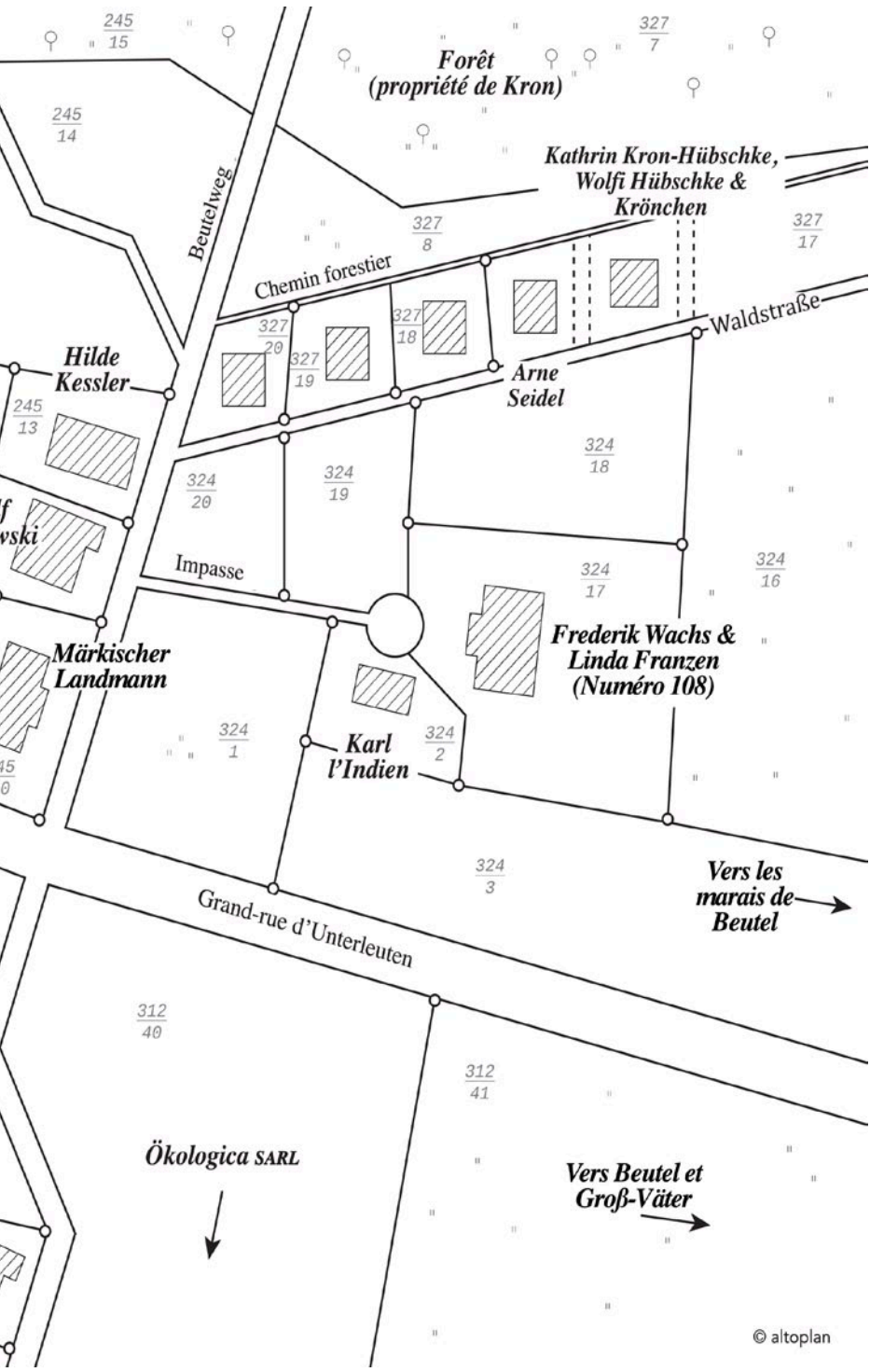
JULI ZEH

Brandebourg

roman traduit de l'allemand par Rose Labourie

ACTES SUD





Le village Unterleuten a son propre site internet.
Pour le découvrir et faire connaissance avec ses habitants :
www.actes-sud.fr/brandebourg

BRANDEBOURG

DU MÊME AUTEUR

L'AIGLE ET L'ANGE, Belfond, 2004 ; 10/18, n° 4001.

LA FILLE SANS QUALITÉS, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 912.

L'ULTIME QUESTION, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1206.

CORPUS DELICTI, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1375.

ATTEINTE À LA LIBERTÉ, essai, Actes Sud, 2010.

LE PAYS DES HOMMES, Actes Sud Junior, 2010.

DÉCOMPRESSION, Actes Sud, 2013.

“Lettres allemandes”
série dirigée par Martina Wachendorff

Titre original :
Unterleuten

© Luchterhand Literaturverlag / Verlagsgruppe Random House GmbH, Munich, 2016

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08723-4

JULI ZEH

Brandebourg

roman traduit de l'allemand
par Rose Labourie

ACTES SUD

Pour Ada.

“Tout est volonté.”

MANFRED GORTZ

I

BÉBÉS ADORÉS

“Unterleuten est une prison.”

KATHRIN KRON-HÜBSCHKE

GERHARD FLIEß

“L’animal nous tient à sa merci. C’est encore pire que la chaleur et les odeurs.” Jule leva les yeux. “Je n’en peux plus.

— Ça ne sert à rien de s’énerver, chérie.” Gerhard s’efforçait de donner à sa voix un ton assuré. Plus Jule céda à l’hystérie, plus il se cramponnait à la raison. “Quand on déteste quelqu’un, tout ce qu’il fait nous dérange.

— Tu veux dire qu’il faudrait que j’essaie d’aimer l’animal? Et que comme ça, ça ne poserait pas problème qu’il détruise notre vie?

— Je veux dire que tu ne dois pas te faire de nœuds au cerveau. En t’énervant, tu ne fais de tort qu’à toi-même, et...”

C’était un combat perdu d’avance. Jule s’était recroquevillée sur elle-même et mise à pleurer, si bien qu’il ne lui resta plus qu’à s’asseoir près d’elle et à passer un bras autour de ses épaules. Elle tenait contre elle la petite Sophie qui se tortillait et geignait sans répit dans ses bras. Le bébé ne trouvait pas le repos et se réveillait sans arrêt, même la nuit, ce qui n’était pas étonnant vu la chaleur dans la maison. Jule avait en permanence l’enfant collée contre sa poitrine, ce qui n’arrangeait rien. Depuis que le feu brûlait, elles se mettaient mutuellement les nerfs à vif.

Avec un bout de sa chemise, Gerhard s’essuya le visage. Sa peau était tendue sur ses os. Ces derniers temps, il évitait de se regarder dans le miroir. Si Jule avait l’air exténuée, lui offrait un spectacle dévastateur. Cela tenait aux deux décennies d’avance qu’il avait sur elle et à sa maigreur qui gravait profondément le moindre effort sur son visage.

Cinq années auparavant, lorsque Jule s'était présentée pour la première fois à l'un de ses séminaires de l'université Humboldt, il s'était spontanément exclamé en la voyant : "Bienvenue!", et il ne pensait pas seulement à son cours, mais à sa vie tout entière. Jule avait tranquillement pris place au milieu des autres étudiants, rousse, la peau claire et comme auréolée de lumière, ce qu'à part lui personne n'avait eu l'air de remarquer. Sa chevelure lâchée et sa robe fluide avaient un parfum de Woodstock et éveillaient en Gerhard la nostalgie d'une époque qu'il avait manquée. Au lieu de paresser sur les vertes prairies avec des fleurs dans les cheveux, le jeune homme qu'il avait été participait à des cercles de réflexion communistes et s'alarmait de l'état du monde. À défaut d'être à moitié nues et sous LSD, les femmes de son entourage étaient engoncées dans des pull-overs à col roulé sombres, portaient des lunettes et fumaient comme des pompiers tout en débattant du capitalisme dans sa phase finale actuelle. Avec ce souvenir en toile de fond, Jule lui apparaissait comme l'émissaire d'un autre monde.

Il contemplait à présent sa nuque courbée et ses épaules tremblantes et aurait voulu pouvoir aspirer la chaleur et les odeurs, prendre tout ce fardeau sur lui pour en délivrer Jule et Sophie. On était en plein été, trente-deux degrés à l'ombre, et cela faisait quatre jours qu'ils étaient enfermés dans la maison, sans possibilité d'aller dans le jardin ou d'ouvrir seulement une fenêtre. Ils ne pouvaient pas aérer de nuit car Bodo Schaller, que Jule ne désignait plus que sous le nom d'"animal", ne laissait pas le feu s'éteindre même une fois le soleil couché. Quand Gerhard imaginait l'animal se glisser hors de son lit toutes les deux heures pour aller raviver les flammes, ses mains se mettaient à frémir de haine.

"Le mur sera bientôt là, chérie."

Depuis que l'animal du terrain voisin avait ouvert un "garage" – un terme qui ne pouvait se concevoir qu'entre guillemets au vu du dépotoir de Schaller –, Gerhard s'entendait de plus en plus souvent parler comme un diplomate du Proche-Orient. Jule releva son visage noyé de larmes.

"Quand?"

— Dès que le permis de construire nous aura été accordé.

— Tu veux dire quand ces foutus services administratifs entendent raison.” Jule haussa la voix. “Quand ils se rendront compte qu’ils ne peuvent pas autoriser l’animal à avoir une décharge et nous interdire de construire un brise-vue!”

Gerhard secoua la tête. Parler sur ce ton n’apportait rien. Le fait était que, depuis des mois, le projet de mur était réduit à une fosse de un mètre de profondeur qui bordait le terrain de Schaller. Dans leurs accès d’humour noir, Gerhard et Jule parlaient de “tranchée” pour évoquer le chantier à l’abandon. Sur le talus le long du fossé, de l’herbe et des pousses d’acacia pointaient déjà. Le mur était censé leur épargner la vue de la cour jonchée de déchets et redonner un caractère privé à leur jardin. Pour les protéger efficacement du vis-à-vis, il devait faire 2,40 mètres de hauteur. Selon le service de l’urbanisme, deux mètres étaient suffisants. Malgré les bons contacts dont Gerhard, grâce à son nouveau poste à la ligue pour la protection des oiseaux, disposait au sein de l’administration, il n’avait pas réussi à accélérer la procédure.

“De toute façon, le mur ne servirait à rien contre les odeurs”, dit-il à voix basse.

Au cours des quatre derniers jours, la fumée s’était répandue dans tout le jardin. Les volutes franchissaient la tranchée, s’accrochaient dans les framboisiers, tourbillonnaient parmi les trois jeunes sapins qui devaient à terme former un bois de conifères car, chaque année, Jule achetait un sapin de Noël en pot et le replantait dans le coin derrière la cabane à outils une fois le printemps venu. La fumée s’élevait même jusqu’à la cime des acacias qui dépassaient le toit de plusieurs mètres. Leur petit paradis était gorgé de vapeurs toxiques. Malgré les fenêtres et les portes closes, les odeurs s’étaient introduites à l’intérieur. À certains moments, Gerhard se prenait à regretter qu’ils aient acheté cette maison au lieu d’un refuge de chasseur perdu dans la forêt, au milieu d’une clairière, fraîche, bien aérée, sans voisins. Les hommes avaient besoin de rester à distance les uns des autres. Gerhard avait vécu à Berlin suffisamment longtemps pour le savoir. Mais il ignorait jusque-là qu’on pouvait se sentir à l’étroit dans un village de deux cents habitants.

“Tu sais bien comment sont les gens d’ici. En RDA, il n’y avait pas de mouvement écologiste. Ils brûlent leurs déchets comme ils veulent.

— Ce qu’il fait là-bas n’a rien à voir avec brûler des déchets, le coupa Jule.

— Ils creusent des puits derrière leur maison, pompent les nappes phréatiques, construisent des hangars hors cadastre.” Gerhard tentait de fuir dans les généralités. “Personne ne veut entendre que la lande d’Unterleuten n’est ni un champ de courses hippiques ni un parcours de motocross. Les gens se contrefichent que ce soit le lieu de reproduction des combattants variés. D’où le fait qu’il est essentiel que la protection de la nature...

— Pour une fois, il ne s’agit pas de tes combattants variés! s’écria Jule. Il s’agit de ma fille que l’animal intoxique!”

Comme elle haussait le ton, les geignements de Sophie se transformèrent de nouveau en pleurs, sur quoi Jule se leva d’un bond et se mit à arpenter le salon. Gerhard ne supportait pas qu’elle dise “ma fille”. Sophie était autant sa fille à lui, même s’il ne comprenait toujours pas comment il avait réussi à concevoir une créature aussi ravissante. La petite avait beau être sur bien des points son contraire, elle parvenait malgré tout à lui ressembler. C’était une minuscule version féminine de lui.

“Tu veux que je la prenne un peu?”

En guise de réponse, Jule serra encore plus fort le bébé contre sa poitrine, comme si Gerhard risquait d’essayer de la kidnapper. Même sans les feux toxiques de Schaller, Jule avait été difficile ces derniers temps. Depuis la naissance de Sophie, pile six mois auparavant, elle était comme absente à elle-même. Quand Gerhard la questionnait à ce sujet, elle répondait invariablement qu’elle allait bien. Alors qu’elle était manifestement déconnectée de la réalité : elle ne l’entendait pas toujours quand il lui parlait, ne levait la tête que lorsqu’il haussait la voix et le regardait comme un inconnu. Non qu’il lui en tienne rigueur. L’une des conséquences de l’allaitement était que Jule manquait cruellement de sommeil. Dans les camps de la CIA, on torturait les détenus en les réveillant à intervalles irréguliers. Gerhard avait aussi lu sur Internet qu’il n’était pas rare que le père soit rejeté par la mère à

la naissance d'un bébé et que ce syndrome se tassait de lui-même au bout de quelque temps. Il se raccrochait à cette théorie. Un jour, Jule arrêterait d'allaiter et redeviendrait comme avant. Avec un rire désinvolte, elle nierait avoir été un peu "bizarre". Cette perspective le réjouissait. Gerhard aimait Sophie à la folie, mais il n'était pas prêt à renoncer à sa femme pour ce bébé.

"Allons faire un tour, proposa Gerhard. On embarque Sophie et on va au lac. Histoire de sortir d'ici et de prendre l'air.

— Il y a trop de moustiques là-bas.

— Dans ce cas, allons ailleurs.

— Et où ça ?

— Peu importe ! Dans la forêt ! Se promener !

— La poussette ne roule pas sur les chemins de terre.

— Dieux du ciel, Jule !"

Elle retourna au canapé, s'assit et souleva son tee-shirt pour donner le sein à Sophie. D'un coup, le silence se fit – un silence qui bourdonnait aux oreilles. Gerhard contemplait le minuscule visage de Sophie, sa mine courroucée quand elle tétait, ses poings serrés contre ses joues, cramponnés à la vie de toute la force de son petit corps. Quelques mèches de la longue chevelure de Jule s'étaient échappées de sa tresse et tombaient sur les jambes nues du bébé. Jule continuait à pleurer sans bruit. De temps à autre, une larme atterrissait sur le dos de Sophie. Ce spectacle fendait le cœur à Gerhard.

"Jule, dit-il avec douceur. Je vous laisse quelques minutes toutes seules, et je file à la cuisine nous préparer un petit ginger ale. D'accord ?"

Jule acquiesça sans lever la tête. Gerhard lui posa un baiser sur le crâne avant de se lever. Quand une jeune femme de trente ans se décidait à partager la vie d'un homme de cinquante ans, le minimum était d'y mettre du sien.

Sur le chemin de la cuisine, il prit quelques secondes pour savourer le ressort du parquet sous ses pieds. Le vieux bois de pin fit entendre un grincement rassasié, comme s'il avait conservé en lui le bruit de tous les pas depuis cent ans. Gerhard se souvenait avec précision de sa première visite de la maison. Il était entré dans le vestibule, Jule et l'agent immobilier à sa suite, et s'apprêtait à ouvrir la porte du salon quand il s'était figé net.

“Qu’est-ce qu’il se passe ? avait demandé l’agent. La porte ne s’ouvre pas ?”

Gerhard fixait la poignée, un bel ouvrage en laiton en arc de cercle qui se terminait en spirale. Elle devait avoir largement plus de cent ans, et s’en rendre compte lui avait fait un choc. Lorsque la poignée avait été installée sur la porte, les gens qui payaient pour elle ne savaient pas encore que deux guerres mondiales les attendaient. Ils étaient heureux d’emménager dans une maison neuve et tout confort. Ils n’accordaient sans doute guère d’importance à cette poignée. Personne n’avait songé qu’elle survivrait – et de loin – à ses propriétaires. Et pour chacun des habitants de cette maison, l’heure de toucher cette poignée pour la toute dernière fois avait fini par venir. Soudain, Gerhard eut envie qu’il en aille de même pour lui. Lui aussi voulait être un moment dans l’existence de cette poignée qui serait encore en place après sa mort. Il le savait : il devait acheter cette maison. Il n’aurait pas supporté une construction récente où tout était plus jeune que lui. Il ne voulait pas d’une maison où l’emplacement de chaque plinthe était de son propre ressort. Où les objets devaient se plier à son bon vouloir sous prétexte qu’il était responsable de leur existence. Au lieu d’ajouter de la nouveauté au monde, il voulait conserver ce qui y subsistait déjà. Car c’était là la tâche sacrée de cette époque chaotique : protéger l’existant des forces psychotiques d’un progrès effréné. Lorsque l’agent lui était passé devant pour ouvrir la porte du salon, la décision de Gerhard était déjà prise.

Il entra dans la cuisine, prit le pichet de décoction au gingembre dans le frigo et le posa sur le buffet. La fenêtre de la cuisine donnait à l’ouest. Comme leur propriété était la dernière du village, le regard ne rencontrait pas d’autre maison, pas de clôture, ni de pylône, ni de mirador, pas la moindre trace de civilisation humaine, à l’exception de la route qui remontait une petite butte avant de disparaître dans les bois à un bon kilomètre de distance. On pouvait regarder par la fenêtre de longues minutes sans que la forêt crache une voiture pour l’envoyer rouler vers le village. Ce que Gerhard préférait, c’étaient les longues rangées de poiriers de part et d’autre de la chaussée. Comme on le voyait souvent dans la région, les troncs ne poussaient pas à

la verticale, mais penchés sur la droite et la gauche en direction des champs. Des “allées grandes ouvertes” : c’était le nom que Jule avait donné à ce phénomène lors de leur premier trajet en voiture pour venir à Unterleuten. À ce jour, personne n’avait su leur dire si les arbres étaient repoussés vers l’extérieur par la déformation de la couche d’asphalte ou si on les avait plantés ainsi volontairement pour que les fruits soient moins nombreux à tomber sur la chaussée.

De l’autre côté du bois, l’allée aux poires se poursuivait, reliait d’autres routes, allées aux pommes, allées aux prunes, allées aux cerises, allées aux mirabelles, et c’est ainsi que dans tout le district des tonnes et des tonnes de fruits mûrissaient, s’épanouissaient et s’alourdissaient, avant de tomber par terre à l’automne et de pourrir le long des routes parce que la nature ne se souciait pas de savoir si l’homme avait besoin ou non de ses produits. Les poires étaient encore petites et vertes, mais on pouvait s’attendre à ce que, d’ici deux mois, les arbres croulent littéralement sous le poids de leurs fruits. En avril et mai, il avait beaucoup plu, mais depuis plusieurs semaines, la sécheresse régnait, la chaleur pesait comme un couvercle invisible sur le paysage. Le blé était haut et ondulait sous la brise comme la surface d’un lac. À Unterleuten, un vent léger soufflait en permanence. Il venait de l’est, c’est-à-dire de là où se trouvait le terrain de Schaller. Là où brûlait le feu.

Gerhard remplit à moitié deux verres de décoction au gingembre. Il prit des glaçons dans le congélateur et trancha une orange en rondelles.

Jule et lui étaient rapidement tombés d’accord. Ce bâtiment en brique de plain-pied aux volets verts et au large toit l’avait elle aussi immédiatement séduite. À cela venaient s’ajouter un emplacement périphérique, les cinq mille mètres carrés de jardin, un vieux tilleul qui ombrageait l’entrée. Le prix modique les avait surpris. Berlin n’était qu’à une heure de route et pourtant plus loin que la Lune. Leur peur de regretter la vie urbaine avait vite été oubliée, tout comme les projets de Jule de se rendre en ville trois fois par semaine pour rédiger une thèse sur les conséquences destructrices du miroir aux alouettes capitaliste. À la place, Jule s’était donné pour mission de transformer ce coin de paradis à

l'abandon en un paysage prospère. Pendant que Gerhard prenait ses marques dans son nouveau rôle de protecteur des oiseaux et commençait à convaincre ses collègues de la protection de la nature qu'un professeur de sociologie pouvait être surqualifié sans être totalement incompetent, Jule défrichait le jardin à coups de faux en jean effiloché et tee-shirt trempé de sueur.

S'il s'était concrétisé de manière plus ou moins spontanée, leur projet de quitter la ville avait vu le jour bien des années plus tôt. Pour Gerhard, partir à la campagne était une démission. Il démissionnait non seulement de son travail, mais aussi d'une société où, face à la grande liquidation des valeurs, il ne restait plus qu'à quitter le navire.

En tant qu'écologiste de la première heure, Gerhard avait toujours considéré l'engagement politique comme un état naturel. Il avait fait partie des premiers activistes contre le site nucléaire de Gorleben. Il y avait passé trente-trois jours complets au sein de la "république libre de Wendland" tout juste proclamée avant de se faire traîner hors de la zone occupée par les policiers de Helmut Schmidt. Il était allé à Karlsruhe pour la fondation des Verts, avait déménagé à Berlin dès la chute du Mur et n'avait manqué aucun transport Castor. Il avait épousé une féministe qui ne voulait pas d'enfant et n'avait pas tardé à demander le divorce. Après avoir passé une habilitation sur la "topographie de la révolte", il avait renoncé à la chaire d'une petite ville universitaire pour occuper pendant vingt ans un poste de maître de conférences sous-payé au sein de l'Institut des sciences sociales de Berlin où il voulait encourager les jeunes gens à progresser sur le chemin de la conscience critique.

À l'aube de ses quarante-cinq ans, Gerhard avait l'impression d'être seul au milieu d'un champ de bataille que tous les autres avaient déserté pour s'entraîner en vue du prochain marathon municipal. La protection de l'environnement était devenue une affaire de consultants, et le reste de la politique était pris en étau entre les contraintes administratives et le journalisme spectacle. Il observait avec un ébahissement croissant les visages de ses étudiants, où la peur et la fièvre se conjugaient en un vide étrange. Le processus de Bologne avait fait de l'université un stage commando pour des individus qui se préoccupaient

du design de leur carrière dès le jardin d'enfants. Les collègues de Gerhard étaient sympathiques, sportifs et toujours d'accord avec tout. Ils avaient une famille, mangeaient de la salade à midi et ne buvaient jamais plus d'un verre de bière en soirée avant de rentrer chez eux à 22 h 30.

Quand Gerhard profitait de ce genre d'occasions pour tenter de lancer un débat politique, on le toisait avec méfiance comme un vieillard qui perd la tête. Son sujet de prédilection, c'était l'aspiration fanatique au changement qui faisait le drame de la politique contemporaine. Les gens d'aujourd'hui ne pouvaient rien laisser tel quel, pas même ce qui était bien. Quand quelque chose fonctionnait, ils le détruisaient avec leur frénésie de nouveauté, le temps qu'apparaissent d'autres problèmes qu'ils pouvaient prétendre résoudre pour se mettre en avant. Gerhard avait coutume de proclamer que Goethe avait formulé à l'envers la célèbre réplique de Méphistophélès. La part diabolique de l'homme relevait assurément de cette force qui veut toujours le bien et fait pourtant le mal.

Tandis que le malaise de ses auditeurs se lisait sur leurs visages, Gerhard s'emballait. Un système universitaire que le monde entier leur enviait? Bradé pour quelques crédits et initiatives d'excellence! Le grand projet de la réconciliation européenne? Sacrifié pour un pouvoir central en déficit démocratique qui privait les petits agriculteurs de leurs semences et laissait les marchés financiers spéculer librement. Il fallait regrouper les aéroports, rénover les gares, cribler les villes de tunnels et transformer les surfaces disponibles en centres commerciaux. Tout devait sans cesse croître et se développer sans que personne sache encore quelle était la direction à suivre. Son troisième verre de vin rouge à la main, Gerhard claironnait que pour combattre ces changements absurdes il fallait aujourd'hui des héros non de la subversion, mais de la conservation.

À ce stade-là, le cercle autour de lui commençait à se clairsemer. Lorsque Gerhard proposait de fonder ici et maintenant un groupe d'action contre la réforme des études, le dernier auditeur emportait son verre d'eau minérale dans la pièce d'à côté.

À part Gerhard, plus personne ne semblait croire que la clef du bonheur était de lutter ensemble pour une cause juste. À la

place, tous cherchaient leur salut dans l'exercice du corps et de l'esprit. Gerhard se sentait cerné par des athlètes. Athlètes des études, athlètes du travail, athlètes de l'amour, athlètes de la vie. Alors qu'au combat, on avait toujours le sentiment de faire partie d'un tout, l'entraînement rendait solitaire. Les gens étaient constamment en train d'aller chez eux, d'aller voir leur famille, d'aller faire du sport ou d'aller consulter leur profil Facebook. Seul au monde et les bras ballants, Gerhard regardait les autres s'éparpiller dans toutes les directions.

Penser à ses dernières années à l'université lui donnait la chair de poule. Debout dans sa cuisine à pilonner l'orange et les glaçons en une masse crissante, il se remémorait la manière dont il était devenu étranger à sa faculté, à sa ville, à son pays. L'acharnement des autres lui avait d'abord paru excessif, puis ridicule, et pour finir dangereux. Il avait arrêté de se faire violence. Il ne faisait plus d'efforts, que ce soit au travail pour réussir, au bistro pour prendre du bon temps ou au théâtre pour aimer la pièce. Ses collègues et ses amis le trouvaient bizarre. Gerhard savait qu'il ne lui restait plus qu'à choisir entre devenir aigri et prendre un nouveau départ. L'aigreur commençait à ne plus avoir de secrets pour lui. Le nouveau départ lui semblait hasardeux. Et puis Jule était arrivée.

Gerhard tendit l'oreille un instant et nota avec soulagement qu'aucun bruit ne provenait du salon. C'était bon signe, car cela signifiait que Sophie tétait. Quand le bébé refusait le sein, Jule sortait définitivement de ses gonds. Gerhard versa les rondelles d'orange et les glaçons dans les verres et les remplit à ras bord d'eau gazeuse. Une fois les boissons terminées posées devant lui, il fut pris d'une telle soif qu'il vida les deux d'un trait et recommença la préparation depuis le début.

À la troisième semaine du semestre, après le séminaire de diagnostics sociaux, Jule s'était présentée à l'atelier de Gerhard sur la transparence en s'excusant pour son inscription tardive et demandant l'autorisation d'y participer. Elle était venue à sa permanence pour lui proposer un sujet d'exposé. À la cafétéria qu'ils fréquentaient tous les deux, elle s'asseyait à la table d'à côté et le saluait d'un signe de tête.

Lors d'une conférence de l'éternel Münkler, il l'avait aperçue dans le public et retrouvée ensuite au sein d'un groupe qui

voulait aller boire un dernier verre. Au bistro, Jule s'était assise à côté de lui et avait déclaré que Münkler, non content d'être complètement surestimé, était un crétin fini. À ce moment-là, Gerhard avait su que c'était la femme de sa vie. Lorsque Jule était sortie de table et avait rejoint la minuscule piste de danse, il avait renoncé à l'accompagner pour aller se trémousser au milieu d'étudiants au mépris de ses cinquante ans. Il n'avait rien à prouver à une femme comme Jule. Il pouvait rester assis l'âme en paix à la regarder bouger, avec les yeux fermés et des gestes retenus qui n'étaient pas faits pour séduire un public.

Ils n'avaient jamais eu l'impression d'être un couple professeur-étudiante, alors même que c'était précisément ce qu'ils étaient. Au sein du microcosme de l'université, ils étaient un scandale ambulante – l'enseignant au verbe haut, un peu anguleux mais bien conservé, et la jeune beauté rousse toute en douceur. Mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Ils se complétaient au sens propre du terme. Pour Jule, l'exaltation de Gerhard était un remède à l'anesthésie informative qui menaçait le début du XXI^e siècle. Pour Gerhard, Jule était la preuve vivante que la compréhension n'était pas une condition préalable de l'amour. Ensemble, ils pouvaient accomplir ce dont les autres ne faisaient que rêver : laisser les choses derrière eux au lieu de s'en désespérer. Et une somme considérable de choses – la ville tout entière.

Lorsque, par l'intermédiaire d'un ancien collègue et ornithologue amateur qui se rendait régulièrement dans la lande d'Unterleuten pour observer les combattants variés, Gerhard avait entendu parler d'un poste vacant à la ligue pour la protection des oiseaux, il y avait aussitôt vu son ultime porte de sortie. Partir à la campagne n'était pas un obstacle mais une solution. Le nom du village où se situait la station de protection des oiseaux était à lui seul tout un programme : Seelenheil voulait dire "salut de l'âme". C'était à une dizaine de minutes de route d'Unterleuten.

Deux ans plus tard, les nouveaux framboisiers dans le jardin donnaient déjà une généreuse récolte. La glycine fleurissait aux quatre coins de la maison, et Gerhard avait aménagé un petit potager où quelques haricots, oignons et carottes luttèrent contre l'ignorance de leur propriétaire en matière de jardinage. Alors que le jardin commençait à ressembler à un coin

de paradis, Jule était tombée enceinte. Le soir, installés devant la maison, ils parlaient parfois d'acheter le terrain adjacent. Il n'était séparé de leur jardin que par un grillage branlant et abritait une petite ferme abandonnée depuis des lustres avec une maison d'habitation cubique et des dépendances à moitié en ruine. Le terrain n'avait pas beaucoup de charme, mais Jule aimait l'idée de raser les bâtiments pour agrandir le jardin. On ne possédait jamais assez de terres – c'était ce que lui avait appris sa nouvelle vie dans le monde parallèle de la province. Gerhard n'avait rien contre. D'abord le bébé, puis l'expansion, disait-il, et ils riaient ensemble.

Le ventre de Jule était en train de s'arrondir lorsqu'un soir, en pleine séance de jardinage, Gerhard vit un homme déambuler dans la cour, cigarette au bec, en jetant les mégots par terre. Il était bien en chair sans être empâté, chacun de ses mouvements trahissait la puissance de sa volumineuse carcasse. Après l'avoir fixé d'un air hébété pendant de longues secondes, comme s'il se demandait ce qu'une main levée pouvait bien vouloir dire, il s'était enfin décidé à répondre au salut prudent de Gerhard. Ses bras et son dos étaient couverts de poils drus. Deux semaines plus tard, une camionnette délabrée équipée d'une remorque s'était mise à faire des allers-retours, plusieurs fois par jour, plusieurs jours de suite, y compris le week-end. Le type déchargeait des quantités de ferraille qu'il éparpillait dans la cour selon une logique impénétrable. Impossible de lui arracher plus qu'un petit signe du menton et un grognement récalcitrant. Gerhard et Jule se demandaient s'il avait bien toute sa tête. Quand il n'était pas occupé à trier sa ferraille, il s'installait sur une planche posée sur deux bidons d'huile pour boire une canette de bière en regardant droit devant lui.

Au bout de quelques jours, Jule avait perdu toute envie d'aller dans le jardin.

“Il reste planté là à me fixer”, disait-elle. Gerhard avait beau lui assurer que le nouveau voisin ne montrait pas le moindre signe d'intérêt à leur égard, qu'il ne faisait certainement que regarder dans le vide, qu'il était sans doute myope comme une taupe, Jule continuait à se sentir observée. À l'inverse, le terrain voisin offrait un spectacle à peine supportable, qui torturait les

sens comme un cri strident et ininterrompu. Un curieux fatras de morceaux d'épaves, de bidons d'huile rouillés, de bâches en plastique, de tuyaux, d'outils, de jerricans et de bouteilles de bière vides. Au sol, l'herbe était boueuse à force d'être piétinée. Un peu partout, des tas d'habits non identifiables, détrempés par la pluie et séchés par le soleil, évoquaient des animaux écrasés. Dehors, le long de la route, une collection de voitures était garée, jamais les mêmes, les unes sans ailes, les autres sans volant, la plupart avec des plaques polonaises. De temps à autre, il y avait aussi une Audi flambant neuve non immatriculée.

Schaller était une catastrophe. C'était l'Apocalypse personnelle de Gerhard et Jule. Malgré tout, ce dernier restait convaincu qu'il valait mieux s'énerver le moins possible. Ses cinquante années d'existence lui avaient appris que le combat ne menait jamais à la paix. Schaller était un destin qu'il fallait accepter avant d'entreprendre avec précaution de le domestiquer.

C'était la théorie. La pratique était une autre paire de manches.

Sophie se remit à geindre dans le salon. Gerhard s'immobilisa dans le couloir, un verre de ginger ale dans chaque main, et ferma les yeux pour lutter contre l'envie soudaine de ramener les boissons à la cuisine et de quitter la maison par la porte de service. Il avait beau avoir posé le reste de la semaine pour aider Jule, il ressentait le besoin irréprouvable d'aller au bureau. Le travail ne manquait pas : contrôler les tours d'observation, relire son article sur la reproduction des combattants variés, réorganiser les banques de données relatives au peuplement ou vérifier que la lettre de mise en demeure avait bien été transmise aux éleveurs de chevaux. Il songea avec envie au silence de son bureau, aux fenêtres ouvertes, aux claquements des cigognes qui rejoignaient à tire-d'aile le clocher de l'église abandonnée pour nourrir trois oisillons. Ce poste à Seelenheil, office de la protection de la nature de Plausitz, ligue pour la protection des oiseaux, antenne de la lande d'Unterleuten, s'était révélé un don du ciel à tous les égards. En substance, Gerhard était chargé de veiller sur trente-trois combattants variés, des scolopacidés paléarctiques qui étaient pratiquement éteints en Allemagne à l'exception de ce peuplement local. À l'origine, il ignorait tout de la protection des oiseaux, mais au bout de deux décennies d'enseignement des sciences

humaines, il était devenu un véritable expert dans la rédaction de demandes de subventions. Lorsque ses nouveaux collègues s'étaient rendu compte qu'il remplissait les formulaires de l'Union européenne et rédigeait les exposés de motivations en deux temps trois mouvements, ils s'étaient vite mis à l'adorer. Il avait par ailleurs créé à l'adresse www.vogelschutzbund-unterleuten.de un site web qu'il alimentait régulièrement. Surtout, la réalité de son métier était merveilleusement en accord avec les convictions politiques de Gerhard. Les chantiers d'urbanisme de la région relevaient en principe de la législation sur la protection de la nature. Chaque unité de méthanisation en construction, extension de route, déboisement de parcelle forestière, projet de station-service, d'aérodrome ou d'élevage porcin..., tout passait par les bureaux de l'office de la protection de la nature. Quand un projet n'était pas annoncé officiellement, Gerhard en avait vent par d'autres moyens et pouvait entrer en action pour empêcher le pire. Au nom des combattants variés et des vastes populations d'oies et de grues de passage qui faisaient halte dans la lande d'Unterleuten deux fois par an, Gerhard s'opposait à la funeste idéologie du progrès et de la croissance. Il se targuait d'avoir, au cours de ses trois premières années au poste de protecteur des oiseaux, interdit dix-sept projets de construction et imposé des restrictions à onze autres. Il aurait signalé aux autorités le "garage" de Schaller même si celui-ci ne s'était pas trouvé sur le terrain voisin. Malheureusement, avoir de bonnes relations avec les services administratifs ne changeait rien au fait que Unterleuten constituait ce qu'on appelait une zone mixte où les petites entreprises étaient autorisées à s'installer. La zone protégée ne commençait qu'après le panneau du village. Il avait fallu que Schaller se mette à démonter le toit de sa grange pour que Gerhard arrive à le coincer.

Les pleurs de Sophie dans le salon passèrent du mécontentement à la colère, puis au désespoir pur et simple. Gerhard soupira, se ressaisit et franchit le vestibule avec un verre de ginger ale dans chaque main. Il poussa la porte entrebâillée d'un coup d'épaule. Jule s'était levée du canapé et faisait les cent pas devant la fenêtre avec des "chuuu chuuu" tout en secouant le bébé en rythme dans ses bras, ce qui était visiblement loin de calmer la

petite. Gerhard se força à traverser tranquillement la pièce pour aller poser les verres sur la table basse. Puis il s’avança vers Jule.

“On devrait la mettre au lit, dit-il. Elle est complètement épuisée.

— Si elle crie, c’est à cause des vapeurs toxiques qui lui irritent les muqueuses. Elle se frotte les yeux! Elle a le nez qui coule! Elle est toute rouge!

— C’est parce qu’elle pleure, dit-il. L’air n’est pas si terrible à l’intérieur.”

Gerhard barra le chemin à Jule et tendit les bras.

“Donne-la-moi.

— Arrête.

— Allez! Je vais la porter un peu.

— C’est ce que je suis en train de faire. Tu ne vois pas? Je la porte. Je la promène. Pas seulement là, mais aussi quand tu es parti. Tu crois peut-être que tu sais mieux la porter?

— Bien sûr que non, Jule.

— Tu vas dans ton bureau, tu ouvres les fenêtres et tu t’assieds à ta table. Ou tu pars faire une petite balade dans la zone protégée. Moi, je suis ici toute la journée. Avec Sophie. Dans ce sauna. Je la porte. Jour et nuit. Tu comprends?

— Tu ne me laisses pas t’aider!

— Ben voyons! Je suis responsable de Sophie, et toi, tu aides de temps en temps?

— Je reformule : tu ne me laisses rien faire.

— Il y a quelque chose que tu peux faire.

— Quoi?

— Appeler la police.”

Gerhard secoua la tête.

“On a déjà tenté le coup.”

Après deux jours de feux, lorsqu’il fut clair qu’il ne s’agissait pas d’une simple incinération de déchets mais d’une action ciblée, Gerhard avait appelé son supérieur hiérarchique à l’office de la protection de la nature de Plausitz. Ce dernier l’avait redirigé vers le service de l’ordre public, où on lui avait expliqué qu’on était en sous-effectif et ne pouvait pas se permettre d’envoyer au débotté un agent dans les zones périphériques. Gerhard avait ensuite tenté sa chance auprès de la police, qui l’avait à nouveau renvoyé au

service de l'ordre public. Il avait vu rouge, exigé une intervention immédiate et menacé de faire un recours hiérarchique.

Vers 20 heures, il y avait eu un coup de sonnette. Une voiture de police était garée devant la maison, deux jeunes gens boutonneux se tenaient sur le paillason. Gerhard avait jeté un coup d'œil en bordure du jardin. Il n'y avait pas de feu. On ne voyait pas la moindre petite étincelle. Le problème était sans doute déjà résolu, avaient dit les jeunes en portant la main à leur casquette. Gerhard avait bredouillé des remerciements et suivi du regard le véhicule qui s'éloignait. Il n'était pas encore sorti de son champ de vision que Schaller apportait déjà plusieurs pneus au bord du terrain. Quelques instants plus tard, il sortait un bidon d'essence.

“Tu te souviens de notre petite liste des règles de savoir-vivre à Unterleuten? demanda Gerhard. Règle numéro un : si tu vas à une fête de cinquante personnes, serre la main à chacune d'elles sans exception. Règle numéro deux : si quelqu'un t'offense, ça part d'une bonne intention. Règle numéro trois : on ne résout pas les problèmes avec la police.

— Alors porte plainte contre l'animal!

— Tant qu'on n'aura pas d'ordonnance d'injonction, on étouffera. Une fois qu'il aura reçu le papier, Schaller le jettera à la poubelle. S'ils lui mettent une amende, Schaller ne payera pas. L'huissier de justice viendra. Il n'y a rien à saisir. Schaller ira...

— Stop!”

Jule cria si fort que Sophie se tut, stupéfaite. Elle observa sa mère avec une expression de profonde perplexité et se fourra trois doigts dans la bouche pour les sucer. Malgré tout, Gerhard ne put s'empêcher de sourire. Il attrapa Jule par le coude et la conduisit jusqu'au canapé. Quand elle fut assise, il lui mit un verre de ginger ale dans la main et attendit qu'elle trinque avec lui à contrecœur. Bien que la boisson soit glacée, le gingembre réchauffait la bouche et le gosier. Gerhard aimait cet effet.

Ils gardèrent un moment le silence, le temps que Jule comprenne qu'il avait raison. Les villages comme Unterleuten avaient survécu à la RDA et savaient comment garder l'État à distance. Les habitants d'Unterleuten réglait leurs problèmes à leur façon. Ils les réglait entre eux.

Un léger ronflement vint souligner le fait qu'on n'entendait plus d'enfant pleurer depuis au moins deux minutes. Sophie était renversée dans les bras de Jule, ses petits poings serrés contre ses joues, le visage rouge et brouillé par les larmes. Endormie au dernier stade de l'épuisement. Jule s'était elle aussi enfoncée dans les coussins, plus allongée qu'assise sur le canapé. Gerhard se pencha sur elle, lui releva les pieds, retira l'élastique de sa tresse pour que sa chevelure rousse puisse se déployer sur les coussins et coucha sa tête sur l'accoudoir. Elle leva vers lui un regard vitreux.

“Ce n'est pas possible qu'on ne puisse rien faire”, murmura-t-elle.

Gerhard acquiesça et lui caressa le front d'un geste apaisant. “Pas d'inquiétude, chérie. On va faire quelque chose.”

La police n'était pas une option et Bodo Schaller n'était pas ouvert à la discussion, mais cela ne voulait pas dire qu'il n'y avait aucun moyen de se défendre. En bon sociologue, Gerhard s'était dès le départ intéressé aux relations villageoises, et trois années avaient été suffisantes pour en tirer quelques leçons. Unterleuten avait beau être à moins de cent kilomètres de Berlin, le village aurait aussi bien pu, d'un point de vue socio-anthropologique, se trouver à l'autre bout de la planète. À l'insu de la politique, de la presse et de la science, il existait ici une forme de vie à moitié anarchique, presque entièrement livrée à elle-même, sorte de société de troc préétatique involontairement subversive, loin de l'emprise de l'État, oubliée, négligée et de ce fait étrangement libre. Un univers parallèle d'ordre sociothéorique, ou plutôt sociopratique. Il n'y était pas tant question d'argent que de savoir qui devait quoi à qui. Pour faire bouger les choses, il fallait faire partie intégrante de ce système. Gerhard avait besoin d'alliés. En d'autres termes : il avait besoin d'obligés. L'assemblée du village devait se tenir le soir même. Contrairement à ses habitudes, le maire, Arne Seidel, n'avait pas précisé l'objet de la réunion sur l'invitation. Dix-huit heures, Märkischer Landmann – dont le nom signifiait “le paysan de la Marche” –, et c'était tout. La réunion était même annoncée sur www.maerkischer-landmann-unterleuten.de, mais sans plus de précisions. Peu importait ce dont il s'agissait, Gerhard guetterait le moment propice pour mettre son problème sur la table.

“Tu sais quoi?”

Jule était déjà à moitié endormie, elle avait fermé les yeux, sa voix n'était plus qu'un chuchotement. Gerhard se pencha sur elle pour entendre ce qu'elle disait.

“Quoi, mon trésor?”

— Le mieux, ce serait que tu tues l'animal.”